



Histoire de Milenko

Muriel Friboulet

On connut au roi Milan, outre son épouse légitime, quantité de bonnes fortunes. Or, depuis mon adolescence, beaucoup disaient qu'un indéniable « air de famille » liait ma physionomie aux multiples portraits qu'on avait peints du souverain dans sa jeunesse, mais aussi, et d'une façon plus troublante encore, à celle de son fils unique Alexandre, qui lui avait un temps succédé, mais d'une manière si haïssable qu'un complot l'avait fait égorger, lors d'une épouvantable nuit du printemps 1903. Ainsi allaient les choses en ces temps orageux.

Moi j'étais vivant, mais pauvre comme Job, et cependant ambitieux, gourmand de tout. Et comme mes talents de naissance n'étaient pas du tout à la mesure de mes appétits, je cherchais obstinément le moyen de corriger ce sort funeste. Si bien que ce Milan, qui reposait depuis déjà dix bonnes années, Dieu sait pourquoi, dans un mausolée de Vienne, un soir de hardiesse l'idée me vint de le prendre pour père. Pourquoi pas ? Ma mère, la seule famille que j'eus jamais, achevait sa sinistre et courte vie dans un asile de Hongrie orientale. Je l'y visitais parfois, mais elle était à présent plus muette qu'un arbre et ses yeux avaient pris la couleur du vide. Quant au souvenir de ma conception, il dormait au tréfonds de ses oublis et, bientôt, la vérité s'y éteindrait avec elle. En l'espèce, cette vérité, je n'en connaissais que des bribes ou, pour mieux dire, de pitoyables poussières. Mon père véritable ? De ce que j'en avais retenu, il pouvait s'agir d'un violoniste de l'orchestre du Théâtre national de Beograd. Il n'avait pas fait long feu dans la place, ayant commis quelques indécitesses fâcheuses, et puis il avait disparu du pays.

Nous étions maintenant en 1907. Un vieux rejeton d'une dynastie rivale avait donc pris la place d'Alexandre, mon presque jumeau, mon double infortuné. Quant à moi, plusieurs interminables années de conscription m'avaient bien dégrossi. Avec ma bonne volonté et ma patience serviable, j'avais vite et de très près approché la fine fleur des jeunes officiers, ces beaux rejetons de la bourgeoisie. À la fin, ces précieux amis m'avaient très convenablement poli la tournure et appris un assez joli français.

En outre, au sortir du troisième bataillon d'infanterie de Kragusejac, le 6 avril très précisément, je disposais d'un pécule suffisant pour me vêtir à mon idée, à la façon d'un fils de famille, et pour entrer en scène selon mes projets, c'est-à-dire voyager, aller dans le grand monde, m'exhiber. Pour bagage, je choisis chez un revendeur du quartier bohémien de Dorcol une malle en cuir de Russie d'un beau brun-roux, légèrement marquée par l'usage, et qui me sembla le plus élégant, le plus vraisemblable viatique d'un gentleman globe-trotter. Le matin suivant je passai le Danube sans difficulté, avec un très convenable et honnête laissez-passer, j'entends par là un laissez-passer à mon seul nom de baptême, soit Milenko Rajkevic, et je pris le train. Les terres autrichiennes me retinrent le temps nécessaire, pas plus. Afin de parfaire mon rôle de fils putatif, il me fallait pour le moins visiter le tombeau de feu le souverain de Serbie, ce fameux coquin de Milan, ce père insoucieux de ses nombreux fruits illégitimes. Mais dans un coin de cette immense cathédrale toute enténébrée, les restes de ce père d'invention dormaient sous un mausolée grisâtre, presque indigent, et j'en fus offensé. En outre, ce jour-là l'atmosphère de Vienne était glaciale, oppressante, comme le sont la mort et le mensonge. Toujours résolu et pressé, je pris le train de nuit pour Genève. On apprend beaucoup des journaux, et spécialement d'une lecture attentive de leur relation des multiples événements mondains. À l'ouest de l'Europe, la saison où la bonne société s'en vient prendre les eaux commençait tout juste. Je me décidai pour Vichy, et plus précisément pour son splendide Hôtel Royal. Les frondaisons du parc embaumaient, le temps était délicieux, d'une douceur... Depuis la haute fenêtre de ma vaste chambre, j'observai longtemps les allées et venues de ces messieurs et dames. Avant de descendre dîner, je vis dans le miroir un grand et large garçon très élégant, très brun. Le menton un peu lourd était indéniablement celui de sa famille d'emprunt et, il n'y avait pas l'ombre d'un doute, sous ce costume gris perle de très bonne facture, sa prestance était celle d'un pur-sang.

On s'ennuie assez dans ces villégiatures, savez-vous ? Si bien qu'à la nuit tombée il y a toujours théâtre, ou concert, ou bal, c'est selon. Ce soir-là, ce fut bal. Je ne sais comment, puisque je ne connaissais personne, quelqu'un me présenta presque aussitôt à une jeune Londonnienne que chaperonnait une nombreuse parentèle, père, mère, oncles et tantes. Ils semblaient tous si curieux de moi, si charmants ! Je ne mis pas longtemps à leur conter ma triste épopée. La Serbie, sa capitale et son splendide théâtre. Ma mère, une très jeune et très ravissante soprano léger, native de Budapest,

très applaudie, bientôt courtisée, couverte de roses soir après soir par Milan, le souverain du pays, pourtant marié depuis un an à peine à l'infortunée reine Nathalie. Puis, quelques mois après, ma naissance à moi, Milenko, la semaine même où naissait Alexandre, le premier et très légitime héritier de mon Don Juan de père. Je leur narrai une enfance étrange, mi-choyée, mi-secrète, suivie d'une adolescence studieuse, martiale. Je rehaussai de quelques degrés mon rang de sortie du régiment, m'octroyai quelques petits diplômes juridiques, quelques amitiés solides et plus qu'honorables au sein de la vie politique de mon pays, mais restai évasif sur mes moyens de subsistance et, surtout, sur mes espérances à venir. Évasif, mais allusif. Car, savait-on, un jour peut-être, en ouvrant un testament bien caché, ou à la faveur d'un nouveau coup d'État...

La jeune Anglaise, éblouie, conquise, sauta dans mon lit la nuit suivante, qui fut pour nous deux toute de délices. La quitter, il n'en était pour moi pas question. Quelle alliée j'avais gagnée là ! La donzelle, une délurée sous son corset de bonnes manières, saurait un temps rehausser de sa beauté mon prestige naissant, avant que sa parentèle ne remette la main dessus pour vite la marier. C'est très connu, les grands hôtels des villes d'eaux ont l'avantage de posséder plus d'une issue et leurs petits grooms ne rechignent guère à se rendre complices des tendres fugues amoureuses. Si bien que deux jours plus tard nous nous échappions ensemble vers les rives enchantées du lac de Garde. Ah ! les charmes de la gentille bourgade de Sirmione, ah ! ses citronniers de légende...

Cependant, au bout d'une petite quinzaine, je considérai un soir mon gentil pécule. Il s'était beaucoup allégé. Ma fiancée avait bien soulagé le portefeuille paternel de quelques dizaines de livres et francs-or, mais combien de temps allions-nous tenir, à ce train de palaces, de champagne, de bombances ? Je ne m'en ressentais pas d'imposer à cette fleur pâle l'outrage des auberges pour commis-voyageurs mais, hélas, le luxe ne se paie guère de mots. Et l'on commençait de nous chercher. Dans les principaux quotidiens d'Europe, un jour sur deux, en avis de recherche on montrait d'assez nettes photographies de nos visages, ce qui, pour mon cas, ne laissait pas de m'étonner puisque, au-dessus de mon nom, on voyait un jeune homme qui avait la plupart de mes traits, mais qui cependant n'était pas moi. Il s'agissait évidemment d'une sorte de supercherie journalistique. Ne disposant, en ce qui me concerne, que de témoignages répétant cette royale ressemblance, on s'était rabattu sur la photographie de ce pauvre Alexandre, l'infortuné fils légitime de Milan,

qu'on avait fait ensevelir comme lui à Vienne il y avait de cela plus de quatre ans et dont, lorsque j'y songeais, je n'avais même pas eu l'idée de contempler le tombeau. Au vrai, lors de ma visite à celles de mon « père », l'idée de me recueillir devant les cendres de ce demi-frère de fantaisie ne m'avait pas traversé l'esprit.

Lorsque l'avoine manque, les chevaux se querellent. Ainsi, nos amours ne résistèrent pas à ce régime maigre. Avec la complicité de ma belle amie, j'aurais pu me laisser aller à quelques larcins. Mais elle ne voulut pas s'essayer à jouer les rats d'hôtels car, disait-elle, les vocations trop tardives font de médiocres artistes. Et chose plus funeste encore, lorsqu'elle m'eut quitté pour de bon, la passion du laudanum me prit et ne me lâcha plus de l'été. Je pris pension dans une sinistre chambre garnie, de l'espèce de celles qu'on destine à la domesticité des palaces de dernier ordre, dans une station thermale sans prestige. À l'aube du 3 septembre, les cris d'épouvante d'un vieux barman qui rentrait se coucher après son service nocturne réveillèrent toute la maisonnée. Il rapporta que le spectre du roi Alexandre de Serbie gisait sur le palier du dernier étage. Et comme dans l'enfer de mes délires j'avais depuis longtemps brûlé mon livret de soldat et jusqu'au moindre de mes papiers personnels, nul ne put nommer ma dépouille. Ainsi je fus mis dans la fosse commune du cimetière communal, sans larmes, sans prières. Mais lors de cette issue navrante et somme toute méritée, quelque chose de curieux s'était produit. Malgré les usages de l'armée et du temps, j'avais toujours regardé le tatouage comme une marque infamante et pour cette raison je n'en portais aucun. Cependant le rapport de l'officier de santé qui pratiqua ma nécropsie était formel : *au niveau de la ceinture scapulaire, on note un tatouage où se reconnaissent distinctement le blason et la couronne de feu le roi Milan IV. Ce tatouage polychrome — noir, bleu, blanc — mesure, etc.*